Quelques considérations sur le concept d'errance dans la pensée d'Édouard Glissant

Victoria Famin
Université Lumière Lyon 2, Unité de Recherche LCE

"Je peux changer, en échangeant avec l'Autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer" affirme Édouard Glissant dans *La Cohée du Lamentin* (25). Philosophe, poète, romancier, dramaturge, Glissant propose dans sa poétique de la Relation, une nouvelle vision du monde, tant en ce qui concerne son passé que son présent et son avenir. Ce penseur martiniquais met en avant les nouvelles dynamiques qui s'imposent au monde actuel, dans lesquelles les mises en contact des individus, des cultures, des langues et des imaginaires deviennent inévitables. La mise en relation avec l'autre, l'échange et le changement ne représentent pas selon Glissant un risque de perte ni de dissolution des identités, bien au contraire, c'est dans ce contact avec la différence de l'autre, avec son opacité souvent incompréhensible, que les imaginaires s'enrichissent, se vivifient et retrouvent la beauté du monde. L'errance, comme l'une des principales dynamiques de ce monde que Glissant cherche à comprendre, occupe alors une place centrale dans le discours de cet auteur, qui explore tant ses différentes modalités que les répercussions que ce rapport à l'espace peut avoir.

Certains aspects de la pensée glissantienne, liés au contexte de production de son œuvre, aux démarches épistémologiques de l'auteur, permettent d'expliquer pourquoi la question de l'errance apparaît comme un sujet central dans l'exploration du monde comme Tout-Monde, c'est-à-dire comme l'espace privilégié de la Relation. Grand lecteur d'Aimé Césaire et des auteurs de la Négritude (*L'Intention poétique* 137-144), Édouard Glissant étudie l'immense traumatisme pour le peuple antillais que sont la traite négrière et l'esclavage. Laissant de côté la question de la solidarité de la diaspora noire dans le monde, qui avait été si importante pour les écrivains de la Négritude, Édouard Glissant s'intéresse aux fondements idéologiques de ces phénomènes, pour essayer de comprendre non seulement l'histoire des peuples de la Caraïbe, mais aussi pour pouvoir expliquer le monde actuel et en avoir une nouvelle vision. Ainsi lorsqu'il

reprend, entre autres, le phénomène du marronnage dans la Caraïbe, il s'intéresse au motif de la trace (*Le Discours antillais* 276-278), décliné parfois en tracées, c'est-à-dire le chemin dans les mornes que les esclaves créaient pour fuir la Plantation et éviter de se faire rattraper par les molosses des maîtres (Simasotchi-Bronès 19). Les tracées créoles sont ces chemins qui apparaissent et disparaissent dans la forêt, qui reflètent une stratégie de révolte et d'insoumission comme mode de vie. Il s'agit d'un acte de création constante, de détour des chemins prévisibles qui est nécessaire à la survie dans un milieu hostile, et qui représente en même temps la possibilité d'échapper définitivement à une vie de servitude, d'oppression et d'humiliation. L'esclave marron est celui qui trace sans laisser de traces ; mais c'est aussi celui qui se reconstruit à partir des traces de son identité perdue, de son imaginaire interdit et, en apparence, oublié. Ce qui était à une époque un geste de révolte le redevient dans le discours de Glissant, car cet auteur prône la nécessité d'adopter la pensée de la trace pour évoluer dans le monde actuel. Dans *Introduction à une Poétique du Divers*, il affirme :

> La pensée de la trace me paraît être une dimension nouvelle de ce qu'il faut opposer dans la situation actuelle du monde à ce que j'appelle les pensées de système ou les systèmes de pensée. Les pensées de système ou les systèmes de pensée furent prodigieusement mortels. La pensée de la trace est celle qui s'appose aujourd'hui le plus valablement à la fausse universalité des pensées de système. (17)

De cette forme d'errance de l'esclave marron qui doit vivre et se déplacer dans les mornes sans laisser de traces, en créant et recréant des tracées éphémères, Édouard Glissant en fait un mode de pensée essentiel pour affronter le monde actuel sans tomber dans les pièges des idéologies totalitaires, universalisantes, qui fonctionnent comme des outils d'exclusion pour le reste du monde. Pour éviter les leurres des idéologies ataviques, il faut s'écarter des chemins officiels, des boulevards dont parle Kenneth White dans *L'Esprit nomade* (11), pour ouvrir de nouvelles voies de circulation des imaginaires.

Édouard Glissant considère l'espace de la Caraïbe comme un laboratoire qu'il conviendrait d'étudier, car il pourrait donner des clés pour comprendre des phénomènes actuels et à venir. Le fait que la Caraïbe ait été l'espace de naissance d'une société antillaise faite de la concentration des individus venus d'un ailleurs très divers, aussi bien de l'Afrique des esclaves que de l'Europe des colons, mais aussi d'Inde, du Liban ou encore de Chine, dont les populations sont venues remplacer les esclaves affranchis dans les champs de canne à sucre. Le contact violent et contraint de ces populations a donné lieu à une nouvelle société marquée par la créolisation, c'est-à-dire par ce processus imprévisible de transformation constante des imaginaires à partir de l'échange avec l'autre (*Introduction à une Poétique* 125). Ce mouvement originel qui fonctionne comme une matrice pour les sociétés de la créolisation détermine aussi un mode de comportement, celui de l'errance qui rappelle la dynamique première :

> Ce qui s'est passé dans la Caraïbe, et que nous pourrions résumer dans le mot de créolisation, nous en donne l'idée le plus approchée possible. Non

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

> seulement une rencontre, un choc (au sens ségalénien), un métissage, mais une dimension inédite qui permet à chacun d'être là et ailleurs, enraciné et ouvert, perdu dans la montagne et libre sous la mer, en accord et en errance. (*Poétique de la Relation* 46)

La complexité de la conception de l'errance dans la pensée glissantienne est liée à la nécessité de concevoir ce rapport d'ouverture au monde tout en restant lié au lieu d'enracinement. Il s'agit d'une tension qui pourrait paraître paradoxale mais qui se révèle indispensable pour entretenir l'équilibre entre l'ici et l'ailleurs, les deux pôles entre lesquels évoluent les individus et les imaginaires.

1 Lectures glissantiennes de l'errance

Glissant découvre cette tension entre un ici des origines et un ailleurs qui représente l'ouverture au monde dans la poésie de Saint-John Perse, qu'il fréquente régulièrement. La parole poétique de Perse est une véritable source d'inspiration pour Glissant qui voit dans la poésie le discours qui peut apporter une lucidité exceptionnelle au moment d'essayer de comprendre les phénomènes du monde. Déjà dans *Le Discours antillais,* Glissant évoque ses lectures de Perse et le rôle décisif de sa poésie dans la compréhension de l'errance comme forme de vie actuelle :

> Cette poétique de l'écart et de l'errance ouvre le poète au "mouvement" du monde [...]. Occupé aux glorieux déplacements (ces mouvements d'éternité, par quoi on ne bouge pas), il choisit peut-être d'ignorer l'humble ou médiocre végétation qui "demeure" et pourtant change. Il voit, plus loin, ce qui au monde va changer, mais non pas l'œuvre de ceux par qui le monde changera. [...] Contre ce trouble, Perse entreprend de "fixer". Fixer au mot ce qui par là s'éparpille et s'atteint de tant de donnés abrupts. [...] Perse comprend ce qui advient au monde (privilège de poète), quand même il choisit de ne pas l'accepter, de n'y participer. (*Le Discours antillais* 746-747)

Saint-John Perse représente pour Glissant le poète clairvoyant qui voit le monde en constant changement grâce à sa pratique de l'errance, mais qui ne peut pas se défaire des carcans idéologiques propres des grandes civilisations occidentales. La lecture de Perse lui permet de pointer du doigt l'un des pièges qui rendraient l'errance stérile : le poids de l'idéologie occidentale. Ainsi, lorsque Glissant étudie la poésie de Saint-John Perse, il évoque la complexité de son attitude poétique par le biais d'un oxymore : "une errance enracinée" (*Poétique de la Relation* 290). Cet oxymore est censé permettre de comprendre les rapports plus que compliqués qu'entretient Perse avec son lieu d'origine, avec l'Europe et avec le reste du monde. Si le Guadeloupéen est un poète du voyage, de l'errance, cette caractéristique n'est pas liée à un détachement complet du lieu d'origine ou à l'adoption pleine d'une terre idéale. Selon Glissant, l'errance de Perse est déterminée par ces lieux qui l'habitent, la Guadeloupe, l'Europe ou par son nom de poète, qui le mènent à enraciner cette errance. La figure de "l'errance enracinée" ne permet pas forcément de donner des réponses claires aux problèmes sur lesquels il

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

s'interroge, mais dévoile la complexité des situations rencontrées. Dans cette démarche, les termes qui sont associés dans l'oxymore se voient enrichis sémantiquement, car ils se chargent du sens qui découle de cette combinaison contradictoire.

Si l'errance est une attitude prônée pour pouvoir participer à la dynamique de la Relation, Glissant proclame l'importance de la pensée de l'errance pour mieux comprendre le monde, car l'enracinement renvoie clairement à l'idée de racine, base de la pensée occidentale. La lecture que Glissant fait de Saint-John Perse souligne l'errance perpétuelle comme nouvelle manière d'exister dans le monde, ce qui sera à l'origine de la pensée de l'errance glissantienne. Alain Ménil analyse cette question :

> Dans le dialogue qu'il engage très tôt avec les œuvres de Saint-John Perse ou de Segalen, Glissant trouve l'écho puissamment allégorique de ce que sera son propre parcours, jusque dans le détail d'une existence faite d'allers et retours constants entre les pays où il a été amené à vivre durablement et la Martinique. (28)

Si les lectures de Victor Segalen et de Saint-John Perse mettent en relief l'obsession de l'ailleurs pour l'un, la quête de l'unicité occidentale pour l'autre, Glissant va vivre personnellement l'errance qu'il prône. Bien que Ménil fasse allusion à la biographie de notre auteur, l'errance telle qu'il la pratique n'est pas uniquement physique ou géographique. Lorsqu'elle se fait dans le domaine de l'imaginaire, elle implique une nécessaire ouverture d'esprit, même s'il n'y a pas de véritable déplacement spatial.

La poésie de Perse reflète ce changement continuel qui obsède Glissant tout au long de son œuvre. Même si l'attitude que chacun d'eux adopte face à cette nouvelle donnée du monde est radicalement opposée, Glissant affirme : "Ainsi Perse fut-il souvent présent dans la clairière de mes mots" (*Le Discours antillais* 748). En effet, cet auteur constitue une figure exemplaire en ce qui concerne le rôle de la poésie et des poètes dans le monde, car sa seule réponse valable, face au caractère insaisissable du monde en perpétuel changement, est son travail avec un langage poétique de l'errance. Confronté à l'impossibilité de trouver un noyau permanent et perdurable, le poète se réfugie dans une construction langagière personnelle qui épouse le mouvement de l'errance. C'est ainsi que, selon Glissant, Perse n'engendre pas sa poétique dans le lieu de sa naissance, la Guadeloupe, mais dans les lieux de ses origines lointaines, de sa provenance idéale, profondément liée à sa pratique de l'errance. Cette image permet à Glissant de proposer non l'enracinement atavique dans un territoire comme mode d'existence au monde, mais l'échange et le changement qui se fait dans la diversité des langues et des langages.

Toujours à partir de lectures personnelles, Glissant évoque les romans de William Faulkner comme des sources d'inspiration pour sa poétique de la Relation, sans pour autant s'identifier à cet auteur étatsunien. Bien que Glissant affirme que Faulkner, tout comme Perse, se trouve aux antipodes de sa propre vision du monde culturel, l'étude de son œuvre n'est pas placée uniquement sous le signe d'une négativité. Au contraire, certaines caractéristiques de l'écriture faulknérienne apparaissent comme des points de rencontre poétique avec les notions centrales de la poétique de la Relation

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

glissantienne. C'est le cas de la notion d'errance, que Glissant associe à l'existence dans le monde :

> Chez les faulknériens, l'errance est une dimension indépassable de la personne. [...] L'errant faulknérien fuit la chose établie et par conséquent la pensée de système, laquelle projette et décide toute fondation, de toute main-mise sur un territoire, dont on a fait la condition absolue de son être (collectif, familial, ou furieusement individuel) et de sa pulsion de vie. (*Faulkner, Mississippi* 157-58)

De la lecture de *Sartoris* (1929) ou de *Tandis que j'agonise* (1930), Glissant soulève l'existence d'une errance qui répond clairement à la distinction qu'il avait lui-même établie entre le mouvement en flèche de l'Occident en expansion et le mouvement circulaire du vivant (*Poétique de la Relation* 25) de l'homme comme être-au-monde. Les personnages faulknériens incarnent ce deuxième type de mouvement, l'errance comme moyen d'éviter la fixité, d'échapper à la pensée de système et à l'essentialisme qui paralyse leur monde.

Sur un plan épistémologique, la fréquentation des auteurs que Glissant dévoile dans ses essais se rapproche d'une lecture de l'errance dans laquelle l'étymologie de ce mot *errance* est productrice de sens. C'est en quelque sorte une combinaison du mouvement d'un lieu à un autre sans itinéraire établi, sans but défini et l'acceptation de la possibilité de se tromper, de se perdre en chemin, pour créer de nouvelles tracées de la pensée. Un exemple clair de cette errance de la lecture est l'ouvrage que Glissant publie en 2010 intitulé *La terre, le feu, l'eau et les vents. Une anthologie de la poésie du Tout-Monde*. L'ouvrage propose un itinéraire erratique parmi de grands textes et auteurs de la littérature universelle, sans qu'il soit possible d'identifier la matrice qui régit l'organisation de l'anthologie. Il s'agit plutôt d'une invitation adressée au lecteur pour qu'il puisse expérimenter l'errance de la lecture dans un espace littéraire conçu selon les principes de diversité et d'opacité du Tout-Monde.

2 Une écriture de l'errance

La notion d'errance imprègne profondément la pensée glissantienne, au point de donner lieu à une écriture caractérisée par son aspect fragmentaire et son rejet catégorique de la linéarité, qui est pour Glissant l'un des signes de la volonté de domination idéologique. Dans une logique similaire à celle qui oppose le nomadisme en flèche et le nomadisme circulaire, l'auteur adopte une rhétorique lui donnant la liberté de revenir sur ses propos, les revoir, les rapprocher d'autres et faire évoluer ainsi son discours dans une cohérence irréprochable. Glissant pratique une écriture-errance, que Cilas Kemedjio présente comme :

> [...] un effort intellectuel, avec ses poussées de répétition, ses moments contradictoires, ses imperfections nécessaires, ses exigences d'une formulation schématisée, très souvent obscurcie par son objet même. L'écriture-errance se construit sur le droit à l'opacité. (224)

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

Cette écriture-errance glissantienne n'est pas un signe de faiblesse chez l'écrivain mais un positionnement assumé et même proclamé, qui lui permet d'actualiser ses propos sans avoir à se justifier. Les "moments contradictoires" et les "imperfections" sont corrigés dans un mouvement de révision constante, une errance intellectuelle qui fait que ce geste passe presque inaperçu aux yeux du lecteur. C'est en ce sens que Romuald Fonkoua observe que : "L'entreprise littéraire chez Glissant se caractérise par la volonté d'écrire inlassablement le brouillon. Lire ses œuvres, c'est retrouver à la fois l'œuvre et les strates de sa fabrication ou de son montage" (272). Fonkoua évoque l'écriture du brouillon sans faire référence à des textes à parfaire ou à peaufiner, mais plutôt pour renvoyer à une conception du texte ouvert pour le lecteur et qui peut être repris par l'auteur de façon explicite dans les ouvrages suivants, selon une pratique de la réécriture pleinement assumée. C'est comme si Glissant offrait à son lecteur les traces de son écriture-errance.

Glissant assume pleinement cette décision épistémologique dans *Introduction à une Poétique du Divers*, un texte qui, par sa nature hybride, entre l'oralité des conférences et l'écriture des transcriptions, se prête aux explicitations métatextuelles : "L'objet de ces quatre conférences apparaîtra complexe et erratique, et il est probable qu'au cours des exposés je reviendrai sur des thèmes qui s'entrelaceront, qui se reprendront : c'est ma manière de travailler" (11). L'objet complexe et erratique que Glissant évoque rappelle au lecteur qu'il s'agit d'une écriture de l'errance qui trouve dans les entrelacements et les reprises des points abordés une forme de construction en accord avec les principes de la Relation.

3 Une pensée de l'errance

Le discours de Glissant propose une nouvelle conception de la littérature qui se développe à la lumière de sa pensée. La poétique, qui doit l'expliquer et la transmettre, est conçue selon les principes de la pensée de l'errance et du rhizome :

> C'est bien là l'image du rhizome, qui porte à savoir que l'identité n'est plus toute dans la racine, mais aussi dans la Relation. C'est que la pensée de l'errance est aussi bien pensée du relatif, qui est relayé mais aussi relaté. La pensée de l'errance est une poétique, et qui sous-entend qu'à un moment elle se dit. Le dit de l'errance est celui de la Relation. (*Poétique de la Relation* 31)

Dans cette présentation de la poétique de la Relation, il est question de la reprise déjà clairement glissantienne de la métaphore du rhizome proposée par Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* (1980) pour évoquer un élément central de cette dynamique qu'est l'identité. Si l'identité n'est plus une *identité-racine* mais une *identité rhizomatique*, une *identité-relation*, la poétique devra se construire à son image. Ce rhizome, qui s'étend à l'infini pour ne jamais se fixer, est une notion qui, dans le discours glissantien, correspond à la pensée de l'errance comme éternel mouvement. L'errance glissantienne n'implique pas toujours un déplacement, elle rejoint plutôt la notion d'une pluralité de systèmes que Roland Barthes prévoit pour la construction du sens littéraire dans

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

S/Z (1970). Glissant met un point d'honneur à bannir de sa proposition la notion de système, qui selon lui entrave la réflexion.

La pensée de l'errance parcourt l'œuvre d'Édouard Glissant, elle n'est pas évoquée seulement dans ses essais mais elle est au cœur de sa poésie et c'est aussi la base à partir de laquelle sont construits certains de ses romans comme *Tout-Monde* (1995) ou encore *Sartorius, le roman des Batoutos* (1999). En outre, elle est présentée de manière explicite et presque didactique dans *Philosophie de la Relation* (2009), l'un des derniers essais de l'auteur qui a la particularité de présenter une sorte de condensation des propositions, car les différents principes et concepts mentionnés y sont mis en relation entre eux.

Si Glissant dans une première étape avait étudié les phénomènes de migration et d'errance dans l'histoire de la population antillaise, et si dans une deuxième étape nous avons pu constater que la question de l'errance avait imprégné le discours glissantien au point d'instaurer une écriture et une lecture de l'errance, c'est dans *Philosophie de la Relation* que l'auteur met l'accent sur le rôle déterminant de la pensée de l'errance dans la poétique de la Relation. Glissant définit la pensée de l'errance comme cette prédisposition mentale à la migration qui éloigne des systèmes de pensée :

> La pensée de l'errance n'est pas l'éperdue pensée de la dispersion mais celle de nos ralliements non prétendus d'avance, par quoi nous migrons des absolus de l'être aux variations de la Relation, où se révèle l'*être-comme-étant*, l'indistinction de l'essence et de la substance, de la demeure et du mouvement. L'errance n'est pas l'exploration, coloniale ou non, ni l'abandon à des errements. Elle sait être immobile, et emporter. (*Philosophie de la Relation* 61)

En définissant cette pensée de l'errance, Glissant propose une interprétation des dynamiques du monde en mettant en relief le besoin de s'engager dans une nouvelle démarche qui est celle de l'errance dans la Relation, c'est-à-dire dans le rapport fécond à l'autre. La définition négative que Glissant construit cherche à faire disparaître la peur des gens, qui est évoquée comme la crainte de la perte ou de la dissolution à cause du contact et de l'échange avec un autre plus ou moins différent, plus ou moins opaque. Par ailleurs, Glissant rappelle la différence entre l'exploration coloniale, évoquée dans ses textes comme une forme de nomadisme en flèche, qui cherche l'autre pour le conquérir et le soumettre, et le nomadisme circulaire, qui serait celui de l'errance. De plus, la pensée de l'errance ne suppose pas nécessairement un déplacement physique, les seuls vraiment indispensables étant les déplacements des imaginaires.

Si dans *Poétique de la Relation*, à partir de la lecture de Saint-John Perse, Glissant évoque la figure de l'errance enracinée, c'est-à-dire contrée par l'obsession soit de l'origine, soit de la destination, l'une comme l'autre sacralisées, dans *Philosophie de la Relation* l'errance apparaît clairement associée à la métaphore du rhizome de Deleuze et Guattari :

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

> Par la pensée de l'errance nous refusons les racines uniques et qui tuent autour d'elles : la pensée de l'errance est celle des enracinements solidaires et des racines en rhizome. Contre les maladies de l'identité racine unique, elle est et reste le conducteur infini de l'identité relation. L'errance est le lieu de la répétition, quand celle-ci aménage les infimes (infinies) variations qui chaque fois distinguent cette même répétition comme un moment de la connaissance. (61-62)

C'est dans la dynamique mentale de la pensée de l'errance que Glissant conçoit le développement de l'identité relation. La pensée de l'errance préserve l'invitation au déplacement multiple et imprédictible qui permet de multiplier la rencontre avec l'Autre. L'errance apparaît ainsi comme un comportement rhizomatique synonyme de solidarité, malgré les opacités qui doivent persister pour garantir le Divers. C'est finalement grâce à la pensée de l'errance que la Relation peut se maintenir indépendamment des mouvements migratoires des sociétés du monde ; grâce à cette pensée de l'errance les déplacements se font aussi dans le domaine des imaginaires.

C'est ainsi que l'errance, telle qu'elle est analysée, comprise, vécue et pratiquée par Glissant, donne lieu à une écriture de l'errance, à une lecture de l'errance et aussi à une philosophie de l'errance :

> Si l'errance est ainsi constitutive de la relation, elle a affaire avec la philosophie, avec la philosophie de la Relation, qui serait non seulement un art de l'errance mais à la lettre une philosophie errante, dont les pôles et les points d'échange se déplaceraient sans cesse. (*Philosophie de la Relation* 62)

La philosophie errante est une pensée du mouvement, certes, mais c'est aussi une pensée qui se permet d'hésiter, d'errer dans les réflexions jusqu'à trouver les concepts les plus appropriés. Si Glissant n'avoue jamais de fautes dans son œuvre théorique, il la construit comme un processus de cheminement, d'errance de la pensée, libérée de tous les carcans de la tradition philosophique occidentale, mais aussi de certaines exigences épistémologiques. Il s'agit d'une philosophie poétique, en ce qu'elle adopte les caractéristiques de la parole poétique pour avancer dans la redécouverte du monde. Ainsi, Glissant affirme que "*la connaissance est errante* bien plus qu'universelle [...]. La connaissance se renforce et se libère (diversifiée intensément), d'aller ainsi" (*Philosophie de la Relation* 62-63).

Avec le développement de la pensée de l'errance, Glissant évoque aussi l'évolution de la notion de frontière, qui était apparue comme un outil des civilisations ataviques obsédées par la délimitation d'un territoire qui correspondrait à la sacralisation d'une genèse :

> L'idée de la frontière nous aide désormais à soutenir et apprécier la saveur des différents quand ils s'apposent les uns aux autres. Passer la frontière, ce serait relier librement une vivacité du réel à une autre. Nous apprenons

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

> alors une géographie inédite des paysages, et que ceux-ci ne figurent plus de simples décors, même si consentants, ni des vases où n'entreraient jamais de distinctions fastes, mais des personnages véritablement, qui interviennent dans le drama de nos relations à l'autre. Du mystère d'un paysage à la clarté d'un lointain. Les frontières entre les lieux qui se sont constitués en archipels ne supposent pas des murs, mais des passages, des passes, où les sensibilités se renouvellent, où l'universel devient le consentement à l'impénétrable des valeurs de l'une en l'autre accordées, chacune valable en l'autre, et où les pensées du monde (lieux communs) enfin circulent à l'air. Les frontières sans murs ni barrages ni terrifiants guichets revivent désormais de ce déni de leurs anciennetés, louant les hommes de passer. (*Philosophie de la Relation* 57-58)

Les frontières fonctionnent ainsi dans le discours glissantien comme des invitations à l'errance, au passage, à la rencontre avec l'autre dans son opacité. Ces lignes deviennent particulièrement poreuses car, au lieu de séparer les individus et les imaginaires, elles rappellent la richesse du divers dans le Tout-Monde. Il s'agit finalement d'espaces interstitiels dans un monde reconfiguré selon l'image de l'archipel, où les frontières se multiplient à l'infini pour ouvrir le monde à une errance curieuse et fertile. C'est une conception de la frontière qui a une charge politique forte dans le contexte actuel. Cette idée de la perméabilité des frontières fait écho au manifeste que Glissant écrit avec Patrick Chamoiseau en 2007, *Quand les murs tombent, l'identité nationale hors-la-loi*, texte politique dans lequel les deux auteurs antillais s'insurgent contre la construction des murs censés freiner la migration des peuples dans le monde.

Dans *Introduction à une Poétique du Divers* Glissant associe errance et dérive pour évoquer ce besoin de voir le monde, de découvrir l'altérité, parfois pour prendre conscience de son identité :

> L'errance et la dérive, disons que c'est l'appétit du monde. Ce qui nous fait tracer des chemins un peu partout dans le monde. La dérive, c'est aussi une disponibilité de l'étant pour toute sorte de migrations possibles. [...] L'errance a des vertus de préservation dans le sens où on n'entend pas connaître le "Tout-Monde" pour le dominer, pour lui donner un sens unique. (*Introduction à une Poétique du Divers* 130)

L'errance apparaît ainsi comme une attitude capable de préserver la diversité du monde, car elle suppose une prise de conscience non seulement de l'opacité de l'autre mais aussi de son droit à cette opacité, c'est-à-dire son droit à rester insaisissable, incompréhensible, sans le risque de se faire éliminer par une civilisation atavique et totalitariste.

Le concept d'errance parcourt la pensée et l'œuvre d'Édouard Glissant, en y laissant des traces évidentes qui montrent à quel point il suscite une réflexion fertile. L'errance, entendue comme attitude dans la pratique de la Relation glissantienne finit par imprégner le discours de l'auteur et fonctionne comme un des piliers de sa proposition poétique. En tant que dynamique indéniable et incontournable du monde

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584

actuel, l'errance telle que Glissant la conçoit n'est pas uniquement un phénomène social ou géopolitique mais aussi et surtout une attitude philosophique et littéraire face à la mondialisation qui menace les imaginaires du monde. En ce sens la conception poétique de l'errance serait cette prédisposition lucide et salutaire à la fréquentation de ce divers du monde que Glissant conçoit comme Tout-Monde.

Références bibliographiques

Barthes, Roland. *S. Z*, Paris : Seuil, 1970.

Chamoiseau, Patrick, Édouard Glissant. *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?*, Paris : Galaade, 2007.

Fonkoua, Romuald. *Essai sur une mesure du monde au XXème siècle : Édouard Glissant*, Paris : Honoré Champion, 2002.

Glissant, Édouard. *La Cohée du Lamentin*, Paris : Gallimard, 2005.

—. *Le Discours antillais*. 1981. Paris : Gallimard, 1997.

—. *Faulkner, Mississippi*, Paris : Stock, 1996.

—. *L'Intention poétique*. 1967. Paris : Gallimard, 1997.

—. *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris : Gallimard, 1996.

—. *Philosophie de la Relation : poésie en étendue*, Paris : Gallimard, 2009.

—. *Poétique de la Relation*, Paris : Gallimard, 1990.

—. *Sartorius. Le roman des Batoutos*, Paris : Gallimard, 1999.

—. *La terre, le feu, l'eau et les vents. Anthologie de la poésie du Tout-monde*, Paris : Galaade/Institut du Tout-Monde, 2010.

—. *Tout-Monde*, Paris : Gallimard, 1993.

Kemedjio, Cilas. *De la Négritude à la créolité : Édouard Glissant, Maryse Condé et la malédiction de la théorie*, Hamburg : Lit, 1999.

Ménil, Alain. *Les Voies de la créolisation : essai sur Édouard Glissant*, Le Havre : De l'incidence Editeur, 2011.

Simasotchi-Bronès, Françoise. "La trace à l'œuvre dans les premiers romans d'Édouard Glissant", *Littérature*, vol. 174, no. 2, 2014, p. 18-32.

White, Kenneth. *L'Esprit nomade*, Paris : Grasset, 1987.

Published in : Quintana C. (dir.) (2020), *Sujetos y escrituras de la errancia en América latina*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003584, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003584